

## MATÉRIEL DIDACTIQUE POUR LES ÉCOLES SUPÉRIEURES

Le texte suivant présente le contexte historique général de la période de la Seconde Guerre mondiale ainsi que les conditions économiques et sociales qui ont entraîné une énorme vague de contrebande entre l'Italie et la Suisse. À un moment où la frontière est lourdement gardée par le déploiement de nombreux soldats, en plus des gardes-frontière, la circulation des personnes et des marchandises se fait plus intense que jamais. Après avoir lu le texte et visité l'exposition, proposez une réflexion sur ce paradoxe et replacez les différentes histoires de la frontière dans le contexte de la grande Histoire, en vous basant également sur vos connaissances personnelles de ce sujet (romans, essais, films, articles de journaux et de revues, etc.).

### **LA CONTREBANDE À LA FRONTIÈRE ITALO-SUISSE DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE**

par Adriano Bazzocco<sup>1</sup>

L'Italie, en raison de sa politique à tendance protectionniste, a toujours été l'objet d'une intense contrebande. À certains moments, cette activité illégale fut presque pratiquée de manière professionnelle, devenant quasiment un phénomène de masse. La morphologie du territoire frontalier entre l'Italie et la Suisse, accidenté et coupé par de nombreuses vallées, compliquait passablement le travail de surveillance des gardes des finances. Dans les années 1880, la pose d'une clôture métallique dotée d'un dispositif de clochettes d'alarme débuta le long de la frontière. La ramina, comme elle est appelée dans le canton du Tessin, ne put que partiellement endiguer les trafics clandestins. Étant donné que les marchandises importées illégalement en Italie ne portaient pas préjudice à l'économie helvétique, les autorités suisses toléraient largement le va-et-vient continu des mules.

Au XIX<sup>e</sup> siècle et durant les premières décennies du XX<sup>e</sup>, les biens transportés depuis la Suisse furent principalement du tabac, du café et du sucre, car en Italie, ils étaient soumis à des taxes élevées ou à un monopole. Les mules étaient exclusivement des citoyens italiens habitant dans les villages frontaliers, qui étaient contraints par leur situation économique précaire à pratiquer cette activité épuisante et dangereuse. En tant que moyen d'évasion pour les plus défavorisés, la contrebande ne fut jamais

---

<sup>1</sup> Adriano Bazzocco, traducteur et historien, traite depuis des années de thématiques liées à la frontière. En 2020, il a présenté une thèse de doctorat à l'Université de Zurich sur la contrebande à la frontière entre l'Italie et la Suisse (à paraître). En outre, il a publié diverses études, en particulier sur la politique d'asile suisse et sur la censure durant la Seconde Guerre mondiale.

l'objet de désapprobation morale. La mule était donc perçue comme une figure romantique et jouissait d'un statut social prestigieux. Outre le motif économique, violer les lois sur la contrebande représenta une forme de protestation de la communauté frontalière envers l'État central, perçu comme un mauvais percepteur, présent uniquement pour les convocations militaires et insensible aux problèmes locaux.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, avec l'entrée en vigueur de l'économie de guerre, le gouvernement suisse émit des dispositions pour garder les mouvements de marchandises sous contrôle. Les gardes fédéraux reçurent l'ordre d'arrêter sans délai tous les trafiquants clandestins. La Suisse mettait inopinément fin à des décennies, voire des siècles, de tolérance tacite envers les mules. Au début, cette volte-face répressive provoqua de vives tensions et de nombreux incidents aux abords de la frontière, dont parfois la mort de contrebandiers. Toutefois, avec l'extension du rationnement au café, l'un des biens les plus exportés illégalement à ce moment, les moyens de ravitaillement devinrent plus rares, et les passages en fraude reprurent pour quelques temps.

De l'été 1943 à l'automne 1947, l'histoire de la contrebande à la frontière italo-suisse connut sa période la plus épique et dramatique. À cette époque, le crime adopta une physionomie absolument extraordinaire, que ce soit par l'intensité impressionnante avec laquelle il était commis ou par la direction du trafic de marchandises, opposée à celle prise jusque-là. En effet, terminé les classiques tabac, café et sucre de la Suisse vers l'Italie! Désormais, d'autres biens variés étaient importés d'Italie en Suisse: farine, beurre, chaussures, semelles, charcuterie, fromage, pneus, chambres à air, chaussettes, soie, etc., mais surtout du riz, d'énormes quantités de riz. Les chiffres tirés des saisies effectuées par les gardes-frontière suisses donnent une idée de l'ampleur qu'a prise ce phénomène: dans le seul canton du Tessin et dans le Val Mesolcina, 52 tonnes de riz ont été confisquées et 5000 procès-verbaux d'interrogatoire rédigés entre janvier et octobre 1944; en 1945, les saisies ont augmenté à 115 tonnes pour un total de 9154 procès-verbaux. Pour estimer le phénomène, si l'on adopte un rapport de une arrestation pour cinq contrebandiers qui parvenaient à s'enfuir, la différence est de plusieurs dizaines de milliers de passages et des centaines de tonnes de riz.

Pour comprendre la cause de cette flambée de trafics illégaux, il faut brièvement parcourir les incidents dramatiques qui ont précipité l'Italie, pendant l'été 1943, dans une profonde crise économique, institutionnelle et sociale, mais également évaluer la situation du côté suisse.

Le 10 juillet 1943, les Alliés débarquèrent en Sicile. Au vu de la mauvaise tournure des événements, le roi destitua Mussolini le 25 juillet et confia la direction du gouvernement au maréchal Badoglio. L'Italie s'employa à réaffirmer sa loyauté envers l'Allemagne, mais négocia en secret l'armistice avec les Alliés. L'armistice fut communiquée par radio le 8 septembre 1943,

mais sans qu'aucun ordre ne soit donné préventivement à l'armée pour affronter la réaction prévisible des Allemands. Le roi et le gouvernement fuirent à Brindisi afin d'être sous la protection des Alliés, et l'armée se dispersa. La Wehrmacht occupa ainsi le nord et le centre de l'Italie sans rencontrer une quelconque résistance. Sous la tutelle germanique, Mussolini retourna au pouvoir à la tête de la République sociale italienne, nouvellement constituée. Les soldats abandonnés et opposés au fascisme se regroupèrent dans les montagnes, en groupes favorables à la guérilla pour combattre les Allemands et les fascistes républicains. C'est ainsi que débuta une sanglante guerre civile, qui se poursuivit jusqu'à la libération par les troupes alliées et l'insurrection lancée en avril 1945 par la Résistance.

Ces incidents eurent de lourdes conséquences dans les provinces frontalières, qui accueillirent des milliers et des milliers de réfugiés en fuite vers la Suisse pour échapper à l'arrestation, à la déportation, aux travaux forcés ou aux ordres de marche militaires de la République sociale italienne. Ex-prisonniers de guerre alliés, évadés des camps d'internement, militaires italiens à l'abandon, déserteurs, réfugiés politiques, Juifs, partisans: entre le 8 septembre 1943 et la fin de la guerre, environ 42 500 Italiens (dont quelque 28 000 soldats et 14 500 civils) et 6000 ressortissants étrangers rejoignirent la Suisse. Cependant, nombreux furent aussi les fugitifs refusés par les gardes-frontière, qui avaient le devoir ingrat d'appliquer les dispositions restrictives émises par la Division de Police de Berne. La situation des réfugiés juifs fut particulièrement difficile. De retour en Italie après avoir été refusés, beaucoup d'entre eux finirent par être capturés par les Allemands ou par leurs complices fascistes, ce qui signifiait leur déportation à Auschwitz, dont peu en réchappèrent. Il convient toutefois de relever que, selon de récentes études sur la frontière entre la France et l'Italie, le nombre de réfugiés juifs refusés est sensiblement plus bas que ce que la Commission Bergier a indiqué en son temps (cf. Ruth Fivaz, *La fuite en Suisse. Les Juifs à la frontière franco-suisse durant les années de la «Solution finale»*, Paris, 2020, et Bazzocco Adriano, *L'afflux des réfugiés juifs de l'Italie vers la Suisse pendant la Seconde guerre mondiale: la question des refoulés*, in «Revue d'Histoire de la Shoah», Mémorial de la Shoah, Paris, 210/2019, p. 103–110).

En plus d'aggraver la persécution des Juifs, l'occupation du nord et du centre de l'Italie par l'armée allemande eut également des conséquences économiques terribles. Les Allemands n'eurent aucun scrupule à réquisitionner divers biens industriels et agricoles, et à recruter de force une masse importante de travailleurs pour les envoyer en Allemagne. La situation économique empira encore avec les bombardements alliés, qui provoquèrent d'importants déplacements de la population des villes vers la campagne, et détruisirent les réseaux de communication, rendant passablement compliqués le transport et l'échange de marchandises. Les conséquences furent dramatiques pour la population, car le système de rationnement s'effondra et ne fut plus en mesure de garantir un minimum vital. Le marché

noir, où les prix étaient également dix fois plus élevés que ceux réglementés, devint un phénomène structurel.

Dans la Suisse neutre également, la distribution de nombreux biens, en particulier les denrées alimentaires, était régulée avec un système de rationnement basé sur des cartes à tamponner. La réglementation et la surveillance du marché provoquèrent inévitablement une augmentation de la demande pour certains biens et, donc, un trafic illégal. Toutefois, grâce aux contrôles policiers et militaires relativement sévères, le marché noir resta un phénomène plutôt marginal. Le système de rationnement réussit à garantir une certaine équité et l'accès aux biens de première nécessité à tous, à des prix réglementés. Dans leurs journaux et témoignages, les réfugiés fuyant l'Italie évoquent souvent la stupeur qui les frappa devant l'abondance et la variété des marchandises exposées dans les vitrines tessinoises.

Comme mentionné précédemment, le bien le plus sujet à la contrebande était le riz, qui représentait environ 80 à 90 % des marchandises trafiquées. La Suisse avait en réalité donné à son économie de guerre une tournure autarcique, fondée sur l'exploitation intensive du territoire, et, par conséquent, la distribution au moyen des cartes de rationnement des biens importés, tels que le riz, était fortement réduite. L'augmentation de la demande du côté helvétique, qui orientait la contrebande vers certains biens en particulier, ne fut cependant pas le vrai facteur déclencheur du ras-de-marée de contrebande durant la guerre. En effet, la raréfaction des denrées en Italie et l'urgence économique étaient nettement plus dramatiques. Grâce à la contrebande, l'Italie, réduite à la misère, fournissait le pays qui s'en sortait pourtant bien mieux: la Suisse. Pourquoi ce paradoxe incohérent?

Plus que les conditions du marché des biens, les causes de la contrebande vers la Suisse se situent dans l'écart de valeur entre la lire et le franc. La monnaie helvétique resta essentiellement stable pendant toute la durée de la guerre, alors que sa voisine transalpine, en revanche, subit d'abord une dépréciation à la fin de l'été 1943, avant de chuter de manière considérable. Au début du mois de juillet 1943, la lire était échangée sur le marché noir comasque au prix de 27 liras pour un franc suisse. Après l'invasion alliée de la Sicile, le 10 juillet, elle était déjà dévaluée à 50 liras, pour ensuite tomber dans une incessante spirale inflationniste, atteignant les 240 liras. L'effondrement de la monnaie italienne força de nombreux habitants des villages des régions frontalières à transporter tout bien échangeable en Suisse afin de gagner de précieux francs suisses, qui pouvaient être vendus sur le marché noir, une fois ramenés en Italie, à des sommes mirobolantes.

La première étape des missions de contrebande consistait à accumuler la marchandise. Cette tâche incombait généralement aux femmes, car elles étaient moins suspectes, et donc moins sujettes aux fréquents contrôles de police mis en place sur les principales voies terrestres et ferroviaires. Elles se rendaient souvent directement dans les zones rizicoles de la Lomelline et du

Vercel. En Valteline, des cortèges de femmes descendaient le matin dans la vallée, pour s'approvisionner en riz et autres biens, et rentraient le soir, chargées de marchandises, en prenant celui que l'on appelait le «train blanc de la Valteline».

Dans les cachettes des villages frontaliers, la marchandise était emballée dans ce que l'on nommait des *bricolle*, une sorte de sac à dos en toile de jute qui pesait entre 25 et 35 kg. L'équipement classique du contrebandier comprenait également les *peduli* et la serpette. Les *peduli* étaient des chaussures spéciales en toile de jute cousue avec une grosse ficelle, qui servaient à atténuer le bruit des pas et à ne laisser aucune trace. Elles devaient être changées après chaque opération, car elles s'usaient rapidement. La serpette, toujours gardée à portée de main, servait en revanche à couper rapidement les bretelles de la bricolle, afin de pouvoir s'enfuir en abandonnant le chargement si les agents des douanes interceptaient la mule. La traversée en Suisse était jonchée de dangers. Pour se soustraire à la surveillance des douaniers, les mules se déplaçaient dans l'obscurité de la nuit, sur des tracés isolés et accidentés, même dans des conditions météorologiques rédhibitoires. C'est pourquoi de nombreux drames impliquant des contrebandiers tombés dans des ravins, morts de froid ou ensevelis par des avalanches survinrent. En plus d'être dangereuses, les traversées nocturnes le long des sentiers de montagne étaient par ailleurs épuisantes, car il fallait marcher avec ce lourd fardeau sur le dos pendant plusieurs heures, parfois des jours.

Le commerce de riz et des autres biens ne posait pas de problème particulier du côté suisse. La population helvétique des régions frontalières achetait volontiers les marchandises qui connaissaient une pénurie en Suisse, et ce sans aucun remord, au contraire, avec la conviction d'agir pour venir en aide à des personnes dans le besoin. Avant d'entamer le trajet du retour, les mules cherchaient souvent à s'approvisionner en deux biens, introuvables en Italie ou très coûteux sur le marché noir: le tabac et, surtout, le sel. En effet, la majeure partie des salines italiennes avait été coupée du front dans les zones méridionales sous contrôle allié.

Mais les opérations ne se déroulaient pas toujours comme prévu. Si, du côté italien, dans le marasme institutionnel et militaire qui régnait, les dispositifs de surveillance contre la contrebande s'avéraient plutôt inefficaces, le risque d'être intercepté par une patrouille de gardes-frontières et de soldats était beaucoup plus élevé du côté helvétique. La procédure prévoyait d'intimer la formule rituelle: «Halte! Garde suisse, mains en l'air!». Si la mule abandonnait son chargement et s'enfuyait, les gardes avaient l'ordre de tirer quelques coups de semonce, puis de viser la cible humaine, car la tentative de fuite était considérée comme une forme de résistance active. Les mains sur la nuque et sous la menace des armes, les contrebandiers arrêtés étaient conduits au poste de douane le plus proche pour réaliser une perquisition. Ils étaient ensuite transférés à Bellinzona, où ils subissaient un interrogatoire.

Mais leurs bouches restaient fermement closes: il n'y eu aucune délation à l'encontre des acheteurs suisses.

La sanction prévoyait normalement la confiscation de la marchandise, qui était ensuite intégrée dans le marché légal sous contrôle étatique, une compensation pour le paiement de l'amende fiscale et une période de détention à purger pour infraction au décret fédéral sur la fermeture partielle de la frontière. En raison de l'afflux de contrebandiers et de l'impossibilité de tous les enfermer en prison, des camps punitifs furent créés à Bellinzone, très similaires à ceux où les réfugiés passaient leur quarantaine. Les femmes étaient placées dans le camp Casa d'Italia, et les hommes dans les écoles de Ravecchia; d'autres camps furent ensuite ouverts au Château d'Unterwald et au Collège Francesco Soave en période d'affluence maximale. Les peines étaient ainsi de 10 jours de détention pour les hommes et 6 pour les femmes, respectivement 18 et 12 jours en cas de récidive, et un déferrement devant le Tribunal militaire à la troisième arrestation. La détention dans ces infrastructures improvisées était tout sauf difficile. Fournis en linges de lit par la Croix-Rouge, les contrebandiers passaient quelques jours tranquilles à se reposer et à manger la même nourriture que les soldats suisses.

Le degré de violence des opérations de contrebande resta de manière générale très bas, car cette activité extrêmement dure et étroitement liée au territoire fut toujours exercée par des montagnards, qui opéraient selon des codes «déontologiques» tacites, connus et respectés de tous. Après la libération, l'Italie traversa une période plutôt tumultueuse où la brutalité se répandit. La misère, le nombre élevé d'armes restées en circulation, la complexité de retourner à une vie normale, à s'identifier à l'autorité politique et morale de l'État reconstruit après la guerre et à l'accepter provoquèrent une augmentation importante de violents épisodes criminels. Certains éléments armés s'infiltrèrent dans le monde de la contrebande: dans les cantons limitrophes de l'Italie, de plus en plus de vols à main armée et de tirs qui coûtèrent la vie à des douaniers suisses eurent lieu. La situation devint critique à l'automne 1945: le 14 septembre, entre Binn et le Val Formazza, dans le canton du Valais, l'appointé Arthur Sautier fut blessé avec une arme à feu, puis achevé à coups de pierre avec une cruauté inouïe; trois jours plus tard, à Brusino, l'appointé Giuseppe Socchi succomba à la salve d'une mitrailleuse; le 30 octobre, aux alentours de Vacallo, le douanier Ovidio Maggi perdit la vie dans une fusillade, et son compagnon de patrouille, Giovanni Pelli, fut blessé. Ces effusions de sang déconcertèrent la population, et la presse relayait les polémiques. Les journaux de Suisse centrale envoyèrent leurs journalistes à la frontière sud afin de rapporter ce qui se passait, et leurs titres étaient on ne peut plus évocateurs: «Wild West an der Südgrenze» (Far West à la frontière sud), «Des contrebandiers terrorisent notre frontière méridionale».

En décembre, les gouvernements des cantons du Tessin et des Grisons durent se résoudre à demander aux autorités fédérales le renfort de

l'armée. En février 1946, 800 soldats furent rappelés en service actif afin d'assister les gardes fédéraux dans leurs patrouilles à la frontière italienne. Cette répression fut très sévère et le bilan des victimes plutôt lourd. Entre 1943 et 1947, 29 contrebandiers moururent au Tessin et dans le Mesolcina, et bon nombre furent blessés. Rien qu'en 1946, les gardes helvétiques interceptèrent 5500 contrebandiers et en arrêtèrent 3257, pour un total de 602 tirs de mousquet, 4039 de pistolet mitrailleur et 47 de revolver. La situation se stabilisa au fil du temps et, en novembre, le contingent militaire déployé à la frontière sud fut démobilisé.

Les trafics illégaux vers la Suisse ne diminuèrent drastiquement qu'à l'automne 1947, à la suite d'une manœuvre économique adoptée en Italie par le Ministre des finances, Luigi Einaudi, qui réduisit la marge de profit des contrebandiers en baissant l'inflation. Une fois terminée la vague de contrebande de riz, et ses drames, le trafic classique de cigarettes et de café vers l'Italie reprit son cours. En juillet 1948, la Suisse légalisa les commerces de contrebande vers l'Italie par une procédure nommée «Export 2» (pour la distinguer de celle du commerce transfrontalier régulier). Les mules italiennes avaient l'obligation de présenter la marchandise au poste frontière suisse le plus proche et de payer une contribution symbolique pour des «droits de statistique», après quoi ils pouvaient tranquillement repartir dans la nuit vers les montagnes. La contrebande de cigarettes et de café cessa au milieu des années 1970 en raison du renforcement du franc suisse.

Au fil du temps, la contrebande fut l'objet d'un processus de rationalisation et de mécanisation. La presse de l'époque mentionne l'arrêt des automobiles et des camions, mais aussi des organisations très ramifiées qui exploitaient trains et avions. Le transport des biens se faisait également par le lac. En février 1947, un nageur fut intercepté dans le lac de Lugano, doté d'un moteur silencieux à batterie qui est aujourd'hui exposé au Musée des douanes de Gandria. En novembre 1948, la découverte d'un «sous-marin de poche» près de Porto Ceresio fit grand bruit: un ingénieur sous-marin artisanal, long de trois mètres, avec une portée de 450 kg, capable de plonger à un mètre de profondeur, et qui fonctionnait à pédales!

L'épopée de la contrebande a été estompée par la transformation progressive des délits, avec l'accentuation du caractère délinquant et la suppression de l'enracinement social. De nos jours, les journaux écrivent des nouvelles inquiétantes sur la contrebande, qui parlent d'organisations criminelles avec des ramifications internationales, du blanchiment d'argent sale, de la drogue, des armes et de la traite d'êtres humains. Mais ça, c'est une toute autre histoire, qu'il faut laisser aux criminologues et aux magistrats.

## LA CULTURE POPULAIRE DE LA CONTREBANDE



«Le contrebandier travaille par vocation: dans son genre, c'est un poète. Il risque tout ce qu'il possède, s'expose à des dangers terribles, ruse, invente, se dégage, se débrouille, agit même quelquefois avec une sorte d'inspiration.»

Fédor Dostoïevski, *Souvenirs de la maison des morts*, traduction par Charles Neyroud, Plon, Paris, 1930.

La tradition de la contrebande à la frontière italo-suisse est antique et solide. Avec le temps, un véritable système culturel propre à la contrebande s'est développé, basé sur les compétences techniques du «métier», le contrôle du territoire, le prestige associé à la figure de mule, le défi de pouvoir réussir, etc. La contrebande est par exemple racontée (et louée) dans de nombreuses chansons. Nous en avons choisi une récente, de 1999, d'un auteur-compositeur italien célèbre: Davide (Bernasconi) Van De Sfroos. Son nom n'a rien d'un hasard: Van De Sfroos signifie «ils fraudent» ou «ils font de la contrebande» en dialecte de la région de Côme.

De Sfroos a composé la célèbre *Ninna nanna del contrabbandiere* en dialecte comasque. Vous pouvez l'écouter sur le lien ci-dessous. Vous trouverez également ci-après le texte original en dialecte, ainsi que sa



transcription en français. Cet extrait est magnifique sur le plan musical, mais il pousse aussi à la réflexion sur la perception du contrebandier d'un temps et sur le jugement moral de la population locale.

[Hebel - YouTube https://www.youtube.com/watch?v=ICCJZhKdLi4](https://www.youtube.com/watch?v=ICCJZhKdLi4)

## **LA BERCEUSE DU CONTREBANDIER**

Ninna nanna, ninna oh  
 ninna oh, ninna oh, ninna oh  
 Ninna nanna, ninna oh  
 ninna oh, ninna oh, ninna oh

Ninna nanna, dorma fiöö...  
 el tò pà el g'ha un sàcch in spala  
 e'l rampèga in sö la nòcc...  
 Prega la loena de mea fàll ciapà  
 prega la stèla de vardà in duvè che'l va  
 prega el sentée de purtàmèl a ca'...

Ninna nanna, ninna oh  
 ninna oh, ninna oh, ninna oh  
 Ninna nanna, ninna oh  
 ninna oh, ninna oh, ninna oh

Ninna nanna, dorma fiöö...  
 el tò pà el g'ha un sàcch in spàla  
 che l'è piee de tanti ròpp:  
 el g'ha deent el sö curàgg  
 el g'ha deent la sua pagùra  
 e i pàroll che'll po' mea dì....

Ninna nanna, ninna oh  
 ninna oh, ninna oh, ninna oh  
 Ninna nanna, ninna oh  
 ninna oh, ninna oh, ninna oh

Ninna nanna, dorma fiöö...  
 che te sògnet un sàcch in spàla  
 per rampegà de dree al tò pà...  
 sö questa vita che vïvum de sfoos  
 sö questa vita che sògnum de sfoos

in questa nòcch che pré gum de sfroos

Prega el Signuur a bassa vuus...  
cun la sua bricòla a furma de cruus...

Prega el Signuur a bassa vuus...  
cun la sua bricòla a furma de cruus...

Lala lala, lala oh...

Dodo, dodo, dors mon petit...  
Papa a bien chargé ses bras  
et il s'en va dans la nuit...  
Prie la lune qu'il n'ait pas d'ennuis  
prie les étoiles de guider ses pas  
prie le chemin de le ramener à moi...

Lala lala, lala oh...

Dodo, dodo, dors mon petit...  
Papa a sur ses épaules un fardeau  
rempli avec plus que ses affaires:  
tout son courage il y a mis  
toute sa peur sur son dos  
et tous les mots qu'il se doit de taire...

Lala lala, lala oh...

Dodo, dodo, dors mon petit...  
rêve de porter ton propre sac  
pour suivre papa où il ira...  
dans cette vie où nous vivons de fraude  
dans cette vie où nous rêvons de fraude  
dans cette nuit où nous prions la fraude

Prie le Seigneur à basse voix...  
et sa bricolla en forme de croix...

Lala lala, lala oh...

## **LA POLITIQUE D'ASILE SUISSE ET LES RÉFUGIÉS FUYANT LES PERSÉCUTIONS EN ITALIE**

### ANALYSE D'UNE SOURCE HISTORIQUE

Le procès-verbal d'interrogatoire de Nella De Benedetti se trouve ci-dessous. La famille De Benedetti, composée d'onze personnes, fuit l'Italie, où la chasse aux Juifs fait rage, et réussit à rejoindre Caprino le 2 décembre 1943. Conformément aux directives émises par la Division de police de Berne, la Suisse accueille les personnes âgées, les familles avec des enfants en bas âge et les malades. Neuf d'entre eux sont acceptés, tandis que la sœur de Nella, Jolanda, et son mari, Leonardo, qui n'ont pas d'enfants, sont refusés. Ils seront ensuite arrêtés en Italie et termineront à Auschwitz, où Jolanda est immédiatement envoyée dans les chambres à gaz, alors que Leonardo en réchappera miraculeusement.

Analysez le «procès-verbal d'interrogatoire» (par qui a-t-il été établi, quand et pour quelle raison) et replacez la mésaventure de la famille De Benedetti dans le contexte historique de l'époque. Discutez ensuite de l'attitude des autorités suisses: pour quelles raisons pouvaient-elles accueillir des réfugiés ou leur refuser l'asile. Proposez votre point de vue.



Eidgenössisches Justiz- und Polizeidepartement  
 Polizeiabteilung

Département fédéral de justice et police  
 Division de police

Dipartimento federale di giustizia e polizia  
 Divisione della polizia

## Einvernahmeprotokoll

## Procès-verbal d'interrogatoire

## Verbale d'interrogatorio



Lugano Majestic den 6.1.44  
 le  
 li

1. Name: DEBENEDETTI  
 Nom:  
 Cognome:
2. Vorname: Nella  
 Prénom:  
 Nome:
3. Staatszugehörigkeit: Italienne  
 Nationalité:  
 Nazionalità:
4. Bei Staatenlosigkeit frühere Staatszugehörigkeit:  
 Ancienne nationalité (en cas d'apatridie):  
 Precedente nazionalità (per apolidi):
5. Vorname des Vaters: Benjamin  
 Prénom du père:  
 Nome del padre:
6. Vor- und Geburtsname der Mutter: Emma Jarach  
 Prénom et nom de famille de la mère:  
 Nome e cognome di nascita della madre:
7. Geburtsdatum: Alba  
 Date de naissance:  
 Data di nascita:
8. Geburtsort: 11.12.03  
 Lieu de naissance:  
 Luogo di nascita:
9. Früherer Wohnort: Turin  
 Ancien domicile:  
 Domicilio precedente:
10. Beruf: ménagère  
 Profession:  
 Professione:
11. Zivilstand: mariée FUBINI  
 Etat-civil:  
 Stato civile:
12. Konfession: israelite  
 Confession:  
 Religione:
13. Begleitende Familienangehörige:  
 Membres de la famille accompagnant l'intéressé: son mari FUBINI Joseph 1897  
 Congiunti che accompagnano l'interessato: ses enfants Simon 1930, Victor 1933, Alexandra 38  
 ses parents Debenedetti Benjamin 1861 et Emma 76  
 entrés le 3.12.43 ----- son ~~XXXXXX~~ Beau frère Fubini Gabriel avec sa  
 femme Giorgina et ses enfants Giorgina et Henri
14. Ausweispapiere: carte d'identité (A déposé à Bellinzona le livret de Famille  
 Papiers d'identité: et 5 déclarations de race)  
 Documenti di legittimazione:
15. Militärische Einteilung: aucune  
 Incorporation militaire:  
 Incorporazione militare:
16. Grund und Umstände der Flucht sowie eingeschlagener Weg:  
 Motifs et circonstances de la fuite ainsi que route suivie:  
 Motivi e circostanze della fuga come pure percorso seguito:

A fait ses études au gymnase et lycée de Asti jusqu'en 1921. A vécu chez ses parents jusqu'au moment de son mariage en 1929. Son père était commerçant, et a actuellement un secrétaire qui s'occupe de ses affaires commerciales. Possède comme dot dès son mariage une maison d'habitation à Turin d'une valeur d'environ 400 000 liras. N'a pas été personnellement persécutée. S'était retirée en 1942 ad Asti où elle est restée jusqu'au début de septembre 1943, et dès lors dans un refuge aux environs de cette localité. Est venue en Suisse à cause des lois raciales. S'est rendue à Milan en train, puis à Como en train également. De là en taxi à Lanzo d'Intelvi où elle a rejoint son beau frère qui avait trouvé un guide. En 20 minutes elle a été accompagnée à la protection métallique qu'elle a passée dans un trou. Elle a marché encore pendant 2 heures puis a attendu le matin pour descendre à Caprino où elle s'est présentée au poste de douane. Ignore combien les guides ont été payées, son beau-frère ayant tout fait. Son beau frère Dr. Leonard Debenedetti et sa femme Jolanda Debenedetti ont été refoulés.

## **LEONARDO DE BENEDETTI ET LE RAPPORT SUR LES CONDITIONS SANITAIRES D'AUSCHWITZ, RÉDIGÉ AVEC PRIMO LEVI**

Le 2 décembre 1943, après une fuite précipitée à travers les montagnes, le médecin turinois Leonardo De Benedetti se présente avec sa famille à Caprino afin de demander l'asile. Selon les directives en vigueur de la Division de police de Berne, les jeunes Juifs et sans enfants ne peuvent pas être accueillis: neuf sont ainsi acceptés (les personnes âgées et les couples avec enfants en bas âge), tandis que Leonardo et sa femme Jolanda sont renvoyés. Peu après, du côté italien, ils sont arrêtés et incarcérés. Ils sont par la suite déportés à Auschwitz, où Jolanda est immédiatement assassinée dans les chambres à gaz.

Dans la prison, Leonardo se lie d'amitié avec Primo Levi, et ils parviennent tous deux miraculeusement à survivre. Primo Levi racontera ensuite l'expérience des camps de concentration dans *Si c'est un homme*, un classique de la littérature mondiale. Après avoir libéré le camp, les Soviétiques chargent Leonardo De Benedetti, médecin et chirurgien, d'établir un rapport sur l'état hygiénique et sanitaire d'Auschwitz. Primo Levi, chimiste, est son assistant et participe à la rédaction du texte.

Nous vous proposons quelques extraits de ce document extraordinaire, l'un des premiers comptes-rendus jamais réalisés sur Auschwitz. La triste réalité du camp d'extermination est froidement ancrée dans sa dimension physiologique et pathologique. La force de ce document est son approche «scientifique», très distante des différentes reconstitutions littéraires de la vie sur le camp.

### **Rapport sur l'organisation hygiénique et sanitaire du camp de concentration pour juifs de Monowitz (Auschwitz; Haute-Silésie)**

À travers les documents photographiques et les comptes rendus désormais nombreux des anciens internés des différents camps de concentration créés par les Allemands en vue de l'anéantissement des juifs d'Europe, il se peut que plus personne n'ignore encore ce qu'ont été ces lieux d'extermination, ni quelles abominations y ont été commises. Cependant, dans le but de mieux faire connaître les horreurs dont nous avons, nous aussi, été témoins et souvent victimes en l'espace d'un an, nous jugeons utile de publier en Italie un compte rendu que nous avons présenté au gouvernement d'URSS, à la demande du commandement russe du camp de concentration pour anciens prisonniers italiens de Kattowitz. C'est dans ce camp que nous avons nous aussi été accueillis après notre libération, survenue grâce à l'Armée rouge vers la fin du mois de janvier 1945. Outre ce compte rendu, nous ajouterons ici quelques informations d'ordre général du fait que

notre rapport de l'époque devait concerner exclusivement le fonctionnement des services sanitaires du camp de Monowitz. Des rapports analogues ont été demandés par ce même gouvernement de Moscou à l'ensemble des médecins, de toutes nationalités confondues, qui venaient d'autres camps et avaient été, eux aussi, libérés.

\* \* \*

Nous avons quitté le camp de concentration de Fossoli di Carpi (Modène) le 22 février 1944, avec un convoi de 650 juifs des deux sexes et de tous âges. Le plus vieux dépassait les 80 ans, le plus jeune était un nourrisson de trois mois. Beaucoup étaient malades, et quelques-uns dans un état grave : un vieillard de 70 ans, frappé par une hémorragie cérébrale peu de jours avant le départ, a été chargé à bord, lui aussi, avant de mourir durant le voyage.

Le train n'était composé que de fourgons à bestiaux, fermés de l'extérieur. Dans chaque wagon, on avait massé plus de cinquante personnes, dont la plupart avaient emporté toutes les valises qu'ils avaient pu : un officier allemand en fonction au camp de Fossoli nous avait suggéré, avec l'air de donner un conseil dépassionné et cordial, de nous munir d'un tas de vêtements lourds – des pulls, des couvertures, des fourrures – car on allait nous conduire dans des contrées au climat plus rigoureux que le nôtre. Et il avait ajouté, avec un petit sourire bienveillant et un bref clin d'œil ironique, que les personnes ayant de l'argent ou des bijoux cachés sur eux avaient intérêt à les prendre, car tout cela leur serait utile là-bas. La majorité des partants avaient marché et suivi un conseil qui cachait un piège grossier. D'autres, très peu nombreux, avaient préféré confier leurs affaires à des personnes qui accédaient librement au camp. D'autres, enfin, qui n'avaient pas eu le temps de se munir de vêtements de rechange lors de leur arrestation, ne sont partis qu'avec les vêtements qu'ils avaient sur le dos.

Le voyage de Fossoli à Auschwitz a duré exactement quatre jours, et il a été très pénible, surtout à cause du froid. Celui-ci était si intense, particulièrement au cours de la nuit, que, le matin, les tuyaux qui couraient à l'intérieur des fourgons étaient recouverts de glace, à cause de la vapeur humide de l'air expiré qui se condensait sur eux. Autre torture : celle de la soif qu'on ne pouvait pas étancher, hormis avec la neige ramassée lors du seul arrêt quotidien, quand que le convoi faisait halte en pleine campagne. On permettait aux voyageurs de descendre, sous l'étroite surveillance de nombreux soldats, leur fusil-mitrailleur toujours braqué, prêts à ouvrir le feu sur ceux qui auraient fait mine de s'éloigner du train.

C'était durant ces courtes haltes qu'on procédait, wagon par wagon, à la distribution des vivres : du pain, de la confiture et du fromage. Jamais rien à boire, que ce soit de l'eau ou autre chose. Les possibilités de dormir étaient réduites au minimum, la quantité de valises et de baluchons qui encombraient de sol ne permettant à personne de s'installer dans une position confortable et adaptée au repos. Chaque voyageur devait se contenter de rester pelotonné, tant bien que mal, dans un espace très limité. Le sol des fourgons était toujours mouillé et on n'avait pas veillé à le recouvrir, pas même avec un peu de paille.

Dès l'arrivée du train à Auschwitz (il était environ 21 heures, ce 26 février 1944), les fourgons ont été rapidement évacués par de nombreux SS, armés de pistolets et munis de matraques, et les voyageurs obligés de déposer valises, baluchons et couvertures le long du train. L'assemblée a vite été séparée en trois groupes : l'un composé d'hommes jeunes et apparemment valides, dont ont fait partie 95 individus; un deuxième de femmes, jeunes elles aussi – un groupe restreint, composé de seulement 29 personnes –; et un troisième, le plus nombreux de tous, constitué d'enfants, d'invalides et de vieillards. Et si les deux premiers ont été dirigés séparément dans des camps différents, on a raison de croire que

le troisième a été directement conduit à la chambre à gaz de Birkenau et que ses membres ont été trucidés dans la même soirée.

Le premier groupe a pris le chemin de Monowitz, où se dressait un camp de concentration qui dépendait administrativement de celui d'Auschwitz, à environ 8 kilomètres de là. Il avait été mis sur pied vers le milieu de l'année 1942 dans le but de fournir de la main-d'œuvre pour la construction du complexe industriel Buna-Werke qui dépendait d'I. G. Farbenindustrie. Il abritait entre 10 000 et 12 000 prisonniers, bien que sa capacité normale ne fût que de 7 000 à 8 000 hommes. La majorité d'entre eux étaient des juifs de toutes les nationalités d'Europe, tandis qu'une infime minorité était formée de criminels allemands et polonais, de «prisonniers politiques» polonais et de «saboteurs».

La Buna-Werke, destinée à la production à grande échelle de caoutchouc synthétique, d'essence synthétique, de colorants et d'autres sous-produits du charbon, occupait un espace rectangulaire d'environ 35 kilomètres carrés. L'une des entrées de cette zone industrielle, tout entourée de hautes clôtures en fil barbelé, se trouvait à quelques centaines de mètres du camp de concentration pour juifs. Non loin de celui-ci et à côté de la périphérie de la zone industrielle se dressait un camp de concentration pour prisonniers de guerre anglais ; plus loin, on trouvait d'autres camps abritant des travailleurs civils de différentes nationalités. Le cycle de production de la Buna-Werke n'a, soit dit en passant, jamais été lancé : la date d'inauguration, fixée tout d'abord au mois d'août 1944, a été progressivement reportée en raison des bombardements aériens et du sabotage mené par les ouvriers civils polonais, jusqu'à l'évacuation du territoire par l'armée allemande. Monowitz était donc un Arbeitslager typique : chaque matin, toute la population du camp – à l'exception des malades et du rare personnel en charge des tâches internes – défilait, rangée en ordre parfait, au son d'une fanfare qui jouait des marches militaires et des chansons guillerettes, pour se rendre sur son lieu de travail, parfois à 6 ou 7 kilomètres de là pour certaines équipes : le chemin était parcouru d'un pas rapide, presque en courant. Chaque jour, avant le départ pour le travail et après le retour de celui-ci, avait lieu la cérémonie de l'appel sur une esplanade du Lager, prévue à cet effet, où tous les prisonniers devaient rester rangés sans bouger, entre une et trois heures, par n'importe quel temps.

Dès son arrivée au camp, le groupe des 95 hommes a été conduit dans le pavillon des désinfections, où tous ses membres ont très vite été forcés de se déshabiller, puis de se soumettre à une épilation complète et minutieuse : les cheveux, les barbes et tous les autres poils sont rapidement tombés sous des ciseaux, des rasoirs et des tondeuses. Après quoi, ils ont été conduits dans la salle des douches et enfermés à l'intérieur jusqu'au lendemain matin. Ces hommes, fatigués, affamés, assoiffés, abrutis de sommeil, stupéfaits de ce qu'ils avaient déjà vu et inquiets pour leur avenir immédiat, mais inquiets, surtout, du sort de leurs proches dont ils avaient été subitement et brutalement séparés quelques heures plus tôt, l'âme tourmentée par d'obscurs et tragiques pressentiments, ont dû passer toute la nuit debout, les pieds dans l'eau qui gouttait des conduites et s'écoulait sur le sol. Finalement, vers 6 heures, le lendemain matin, ils ont été soumis à une friction générale à l'aide d'une solution de lysol, puis à une douche chaude. Après quoi on leur a remis les vêtements du camp, qu'ils ont enfilés après avoir été emmenés dans une autre pièce immense qu'ils ont dû rejoindre depuis l'extérieur du pavillon, en sortant nus dans la neige et le corps encore humide après la douche qu'ils venaient de prendre.

Les effets des prisonniers de Monowitz étaient composés, au cours de la saison hivernale, d'une veste, d'un pantalon, d'un bonnet et d'un manteau en drap à grosses rayures; d'une chemise, d'un caleçon en toile et d'une paire de morceaux de tissu pour les pieds; d'un pull-over; d'une paire de godilles aux semelles en bois. De nombreux linges et de nombreux caleçons avaient été manifestement découpés dans des thaled – la cape

rituelle avec laquelle les juifs ont l'habitude de se couvrir durant les prières – retrouvés dans les valises de certains déportés et utilisés de cette façon en signe de mépris. Dès le mois d'avril, quand le froid, même adouci, n'avait pas encore disparu, les vêtements en drap et les pull-overs étaient retirés ; le pantalon ainsi que la veste étaient remplacés par des habits en toile analogues, à rayures eux aussi; et c'est seulement vers la fin du mois d'octobre que les vêtements d'hiver étaient à nouveau distribués. Cela n'a cependant plus été le cas à l'automne 1944, car il n'était vraiment plus possible de réutiliser les habits et les manteaux en drap, de sorte que les prisonniers ont dû affronter l'hiver 1944-1945 avec des habits en toile, comme durant les mois d'été. Seule une minorité restreinte a reçu un imperméable en gabardine léger ou bien un pull-over. Il était sévèrement interdit de posséder des habits ou des sous-vêtements de rechange, de sorte qu'il était concrètement impossible de laver des chemises ou des caleçons: ces effets étaient changés d'autorité à 30-40-50 jours d'intervalle, selon les disponibilités et sans possibilité de choisir ; les sous-vêtements neufs n'étaient pas vraiment propres, mais seulement désinfectés à la vapeur, car il n'existait pas de buanderie dans le camp. Il s'agissait pour l'essentiel de caleçons courts en toile et de chemise, en toile ou en coton, généralement sans manches, toujours d'un aspect répugnant à cause des nombreuses taches en tout genre et souvent réduites en lambeaux. Quelquefois, à la place, on recevait une chemise, un pantalon de pyjama, voire un sous-vêtement de femme. Les désinfections répétées détérioraient les tissus, en leur faisant perdre toute résistance. Tout cela représentait la partie la plus usée du linge confisqué aux membres des différents convois qui, comme on le sait, affluaient en permanence au centre d'Auschwitz depuis les quatre coins de l'Europe. Le manteau, la veste et le pantalon, qu'ils fussent d'été ou d'hiver, étaient distribués dans un état de conservation incroyablement mauvais, couverts de rapiécages et imprégnés de saleté (boue, cambouis, peinture). Les prisonniers étaient personnellement tenus de prendre en charge les réparations, mais sans qu'on leur distribuât du fil et des aiguilles. Obtenir du linge de rechange était extrêmement difficile et uniquement quand toute tentative de réparation était manifestement impossible. Les tissus enroulés autour des pieds n'étaient jamais changés, mais leur renouvellement était laissé à l'initiative de chacun. Il était interdit de posséder un mouchoir, voire un quelconque chiffon.

Les godillots étaient confectionnés dans une officine spécifique présente au sein du camp; les semelles en bois étaient clouées à des empeignes en cuir, en simili-cuir ou en toile et en caoutchouc provenant des chaussures les plus usées récupérées dans les convois qui arrivaient. Lorsqu'elles étaient en bon état, elles constituaient une protection assez efficace contre le froid et l'humidité, mais elles n'étaient absolument pas faites pour marcher, même peu de temps, ce qui provoquait l'érosion de la peau des pieds. On pouvait estimer heureux ceux qui étaient en possession de godillots de la bonne taille et appariés. Lorsqu'ils étaient détériorés, ils étaient réparés d'innombrables fois, bien au-delà des limites du raisonnable, de sorte qu'on voyait très rarement des chaussures neuves, et celles qui étaient communément distribuées ne duraient pas plus d'une semaine. On ne distribuait pas de lacets, qui étaient remplacés par tout un chacun avec des bouts de ficelles en papier torsadé ou de fil électrique, quand il était possible d'en trouver.

Les conditions hygiéniques et sanitaires du camp semblaient, à première vue, vraiment bonnes: les chemins et les allées qui séparaient les différents «blocs» étaient bien tenus et propres, autant que le permettait la chaussée boueuse. L'extérieur des «blocs», en bois, était peint avec application; à l'intérieur, les sols étaient soigneusement balayés et lavés chaque matin, avec ce qu'on appelait les «châteaux» à trois étages, parfaitement alignés, et les couvertures des châlits bien étendues et lissées. Mais tout cela n'était qu'une apparence, la réalité concrète étant tout autre. De fait, si les «blocs» étaient normalement censés loger entre 150 et 170 personnes, on y massait toujours pas moins



de 200 personnes, et souvent jusqu'à 250, raison pour laquelle on dormait à deux dans presque chaque lit. Dans ces conditions, la surface de la chambrée était à coup sûr inférieure au minimum exigé pour respirer et oxygéner le sang. Les châlits étaient munis d'une espèce de paillasse plus ou moins remplie de fibres de bois, presque réduite à l'état de poussière par un usage prolongé, ainsi que de deux couvertures. En dehors du fait que celles-ci n'étaient jamais changées et ne subissaient pas la moindre désinfection, si ce n'est de loin en loin et pour des raisons exceptionnelles, elles étaient pour l'essentiel dans un état de conservation déplorable – élimées à force d'être utilisées, déchirées, recouvertes de taches de toute sorte. Seuls les châlits les plus visibles étaient dotés de couvertures plus correctes, presque propres, voire belles, quelquefois: il s'agissait de ceux des étages inférieurs et les plus proches de la porte d'entrée.

Ces lits étaient naturellement réservés aux petits «hiérarques» du camp: les chefs d'équipe et leurs assistants, les aides du chef de bloc ou, simplement, les amis des uns et des autres.

Voilà comment s'expliquait l'impression de propreté, d'ordre et d'hygiène qu'on avait en entrant dans une chambrée pour la première fois, avant de parcourir l'intérieur d'un regard superficiel. Dans les structures des «châteaux», dans les poutres de soutènement, dans les plateaux des châlits vivaient des milliers de punaises et de puces qui donnaient des nuits d'insomnie aux prisonniers; quant aux désinfections des chambrées avec des vapeurs d'acide azothydrique pratiquées tous les trois ou quatre mois, elles ne suffisaient pas à éradiquer ces hôtes, qui continuaient de végéter et de se multiplier sans être dérangés, ou presque.

En revanche, une lutte radicale était menée contre les poux, dans le but de prévenir le déclenchement d'une épidémie de typhus pétéchial: chaque soir, de retour du travail et de façon encore plus rigoureuse l'après-midi du samedi (consacré, entre autres, au rasage des cheveux, de la barbe, et parfois même des autres poils), on pratiquait ce qu'on appelait le «contrôle des poux». Chaque prisonnier devait se dénuder et soumettre ses vêtements à l'examen minutieux d'agents chargés de cette mission. Et si d'aventure on ne trouvait rien qu'un seul pou sur la chemise d'un déporté, tous les vêtements personnels de tous les habitants de la chambrée étaient immédiatement envoyés à la désinfection et les hommes passés à la douche, avant une friction au lysol. Ils devaient ensuite passer la nuit entièrement nue, jusqu'aux premières heures du matin, quand leurs habits étaient rapportés du baraquement de désinfection.

Pour autant, aucune autre mesure n'était mise en œuvre pour le traitement des maladies contagieuses, qui ne manquaient pas, elles non plus: typhus et scarlatine, diphtérie et varicelle, rougeole, érysipèle, etc., sans compter les nombreuses affections cutanées contagieuses, comme les épidermophyties, les impétigos, la gale. On peut réellement s'étonner qu'avec un tel désintérêt pour les normes sanitaires et une promiscuité si forte entre les gens, des épidémies à diffusion rapide n'aient jamais éclaté.

L'une des plus grandes chances de transmission de maladies infectieuses tenait au fait qu'un pourcentage non négligeable de prisonniers n'avaient pas de gamelle ou de cuillère. Il arrivait donc que trois ou quatre personnes soient forcées de manger dans le même récipient ou avec les mêmes couverts, l'une après l'autre, sans avoir la possibilité de les laver.

La nourriture, servie en quantité insuffisante, était de qualité médiocre. Elle consistait en trois repas: le matin, juste après le réveil, on distribuait 350 grammes de pain quatre fois par semaine et 700 grammes trois fois par semaine, soit une moyenne journalière de 500 grammes – une quantité qui aurait été convenable si le pain n'avait pas incontestablement contenu une très grande quantité de scories, parmi lesquelles de la sciure de bois, qu'on distinguait aisément –; et, toujours le matin, 25 grammes de margarine avec une vingtaine de grammes de saucisson ou une cuillère à soupe de confiture ou de ricotta. La margarine

était distribuée seulement six jours dans la semaine; par la suite, cette distribution a été réduite à trois jours. À midi, les déportés recevaient un litre d'une soupe de navets ou de choux, absolument insipide en l'absence du moindre condiment, et le soir, au terme de leur journée de travail, un autre litre d'une soupe un peu plus consistante, avec quelques pommes de terre ou, parfois, avec des petits pois et des pois chiches, mais celle-là aussi était totalement dépourvue de condiments gras. De loin en loin, on pouvait y trouver quelques filaments de viande. Comme boisson, on distribuait un demi-litre d'une infusion d'ersatz de café, non sucré, le matin et le soir; c'était seulement le dimanche qu'il était adouci avec de la saccharine. Il manquait l'eau potable à Monowitz; celle qui coulait dans les lavabos ne pouvait être utilisée que pour un usage externe, vu qu'elle était tirée d'un fleuve et qu'elle n'était ni filtrée ni stérilisée à son arrivée au camp, et donc hautement suspecte: elle était d'aspect limpide, bien que de couleur jaune; son goût oscillait entre le métal et le soufre.

Les prisonniers étaient forcés de se doucher de deux à trois fois par semaine. De tels lavages ne suffisaient pourtant pas pour rester propre, puisque la quantité de savon distribuée était très parcimonieuse: une fois par mois seulement, le savon était distribué sous la forme d'une savonnette de 50 grammes. Il était de très mauvaise qualité. Il s'agissait d'un morceau de forme rectangulaire, très dur, sans substances grasses, mais avec beaucoup de sable; il ne moussait pas et s'effritait très facilement, de sorte qu'il était complètement utilisé au bout de deux douches. Après quoi, il n'était pas possible d'essuyer son corps, ni de le sécher, faute de serviettes; à la sortie des douches, il fallait courir nu jusqu'à son «bloc», où étaient entreposés les vêtements, quelle que soit la saison, quelles que soient les conditions atmosphériques et météorologiques, ainsi que la température.

Les travaux auxquels était dévolue la grande majorité des prisonniers étaient des travaux de manutention, tous très pénibles et inadaptés aux conditions physiques et aux capacités des condamnés. Bien peu d'entre eux étaient employés à des tâches ayant une quelconque affinité avec la profession ou le métier qu'ils exerçaient dans la vie civile. Ainsi, aucun des deux auteurs de ces lignes n'a jamais pu jamais travailler à l'hôpital ou dans le laboratoire de chimie de la Buna-Werke, mais ils ont été tous les deux forcés de subir le sort de leurs compagnons et ont dû endurer des efforts supérieurs à leurs forces, en travaillant tantôt en qualité de terrassiers, armés d'une pioche et d'une pelle, tantôt de déchargeurs de charbon ou de sacs de ciment, ou de bien d'autres façons, toutes très éprouvantes. Tout était naturellement effectué dehors, hiver comme été, sous la neige, sous la pluie, au soleil et dans le vent, sans protection vestimentaire suffisante contre les basses températures et contre les intempéries. Par ailleurs, les travaux devaient toujours être exécutés rapidement, sans la moindre interruption, hormis celle d'une heure – à partir de midi – pour le repas de la mi-journée. Malheur à celui qui était surpris dans une position immobile ou qui faisait mine de se reposer durant les heures de travail.

[...]

Au mois d'octobre 1944, au lieu de rester limitée aux seuls pavillons de l'hôpital, la sélection a été étendue tous les «blocs», mais cela a été la dernière car, après cette époque, ces recherches ont été suspendues et les chambres à gaz de Birkenau démantelées. Toutefois, au cours de cette journée tragique, 850 victimes avaient été choisies, parmi lesquelles 8 juifs de nationalité italienne.

Le fonctionnement des chambres à gaz et du crématoire annexe était géré par un kommando spécial, qui travaillait jour et nuit en deux tours. Les membres de ce kommando vivaient à part, soigneusement coupés de tout contact avec d'autres prisonniers ou avec le monde extérieur. Il émanait de leurs habits une odeur

nauséabonde; ils étaient toujours sales et avaient une allure tout à fait sauvage, vraiment dignes de bêtes féroces. Ils étaient choisis parmi les pires criminels condamnés pour des violences graves.

En février 1943, on a inauguré à Birkenau un nouveau four crématoire et une chambre à gaz plus organisés que ceux qui avaient été en fonction jusque-là. Ils étaient composés de trois zones: la chambre d'attente, la «chambre des douches», les fours. Au centre des fours se dressait une haute cheminée, autour de laquelle se trouvaient 9 fours, avec quatre ouvertures, chacune d'elles permettant de faire passer simultanément trois cadavres. Les capacités de chaque four étaient de 2 000 cadavres par jour.

Les victimes, introduites dans la première salle, recevaient l'ordre de se déshabiller complètement afin de se doucher – leur disait-on. Et, pour rendre ce sinistre stratagème plus crédible, on leur remettait un morceau de savon et une serviette; après quoi, on les faisait entrer dans la «chambre des douches». C'était une grande salle, dans laquelle était installé un système de douches factices, fixées aux murs où figuraient des inscriptions de la teneur suivante: «Lavez-vous bien, car la propreté, c'est la santé», «Ne lésinez pas sur le savon!», «N'oubliez pas votre serviette dans cette pièce!»; de sorte que cet endroit pouvait donner l'impression d'être une grande salle de bains. Le plafond plat de la salle comportait une grande ouverture, hermétiquement fermée par trois grandes plaques en tôle qui s'ouvraient en forme de valve. Des rails traversaient la pièce sur toute sa largeur et menaient aux fours. Une fois toutes les personnes entrées dans la chambre à gaz, les portes étaient fermées (elles étaient étanches) et on lançait par les valves du plafond une préparation chimique sous la forme d'une poudre grossière, de couleur gris-bleu, contenue dans des boîtes en fer-blanc; ces dernières portaient une étiquette avec l'inscription: «Zyklon B - Pour la destruction de tous les parasites animaux», et la marque d'une usine de Hambourg. Il s'agissait d'une préparation de cyanure, qui s'évaporait à une certaine température. En l'espace de quelques minutes, toutes les personnes enfermées dans les chambres à gaz mouraient; alors, portes et fenêtres étaient ouvertes en grand et les membres du kommando spécial, munis d'un masque, entraient en action pour transporter les cadavres jusqu'aux fours crématoires.

Avant d'introduire les dépouilles, certains avaient spécifiquement pour mission de couper les cheveux à ceux qui en avaient encore, c'est-à-dire les cadavres des personnes tout juste arrivées par un convoi et qui avaient été aussitôt conduites à l'abattoir, sans entrer dans les camps; ils extrayaient aussi les dents en or de ceux qui en avaient. Les cendres, comme on le sait, étaient ensuite répandues dans les champs et les jardins, pour fertiliser les sols.

Vers la fin de l'année 1944, le camp de Monowitz a reçu la directive suivant laquelle que tous les médecins présents dans le camp étaient exonérés de leur travail dans les kommando afin d'œuvrer dans les différents services hospitaliers en qualité de médecins ou, faute de postes disponibles, en qualité d'infirmiers. Avant de rejoindre leur nouveau travail, ils devaient, pour une durée d'un mois, œuvrer dans les différents services de l'hôpital, médicaux et chirurgicaux, en suivant un certain roulement. Dans le même temps, ils devaient suivre un cours d'enseignement théorique sur l'organisation sanitaire des camps de concentration, sur leur fonctionnement, sur les pathologies caractéristiques des camps, sur les soins à prodiguer aux malades. Ces directives ont été scrupuleusement mises en œuvre et les cours ont débuté dans les premiers jours du mois de janvier 1945. Mais, vers le milieu de ce même mois, ils ont été interrompus, vue l'irrésistible offensive russe sur la ligne Cracovie-Kattowitz-Breslav, face à laquelle les armées allemandes ont précipitamment pris la fuite.

Le camp de Monowitz, comme tous ceux de la région d'Auschwitz, a été également évacué et les Allemands ont traîné à leur suite environ 11 000 prisonniers qui, d'après les informations reçues plus tard de la part de quelques-uns qui en avaient miraculeusement

réchappé, ont été presque tous trucidés à coups de rafales de mitrailleuse quelques jours après, lorsque les soldats de l'escorte se sont aperçus qu'ils étaient complètement encerclés par les armées rouges et qu'ils n'avaient donc plus aucune issue pour se retirer. Ils avaient déjà parcouru à pied 70 kilomètres, presque sans s'arrêter, sans vivres, car celles qu'ils avaient reçues avant leur départ du camp consistaient seulement en un kilogramme de pain, 75 grammes de margarine, 90 grammes de saucisson et 45 de sucre. Par la suite, ils avaient été chargés dans des trains, envoyés dans plusieurs directions – aucun n'a pu rejoindre sa destination. C'est là qu'a eu lieu le massacre de ceux qui avaient survécu à cette épreuve surhumaine; nombre d'entre eux – peut-être trois ou quatre mille – qui s'étaient arrêtés, épuisés, sur le bord de la route, avaient déjà été massacrés sur place à coups de revolver et de crosse de fusil par les soldats de l'escorte. Pendant ce temps, il ne restait dans le camp qu'un millier de prisonniers infirmes, malades ou convalescents, incapables de marcher, sous la surveillance de quelques SS qui avaient reçu l'ordre de les fusiller avant de les abandonner. Nous ignorons pourquoi cette dernière directive n'a pas été appliquée mais, quelle qu'en soit la raison, c'est à cela que les auteurs de ces lignes doivent le fait d'être encore en vie. Ils avaient été retenus à l'hôpital, l'un chargé d'assister médicalement les patients, l'autre pour sa convalescence. L'ordre de prendre en charge les malades ne pouvait être suivi que moralement puisque toute aide matérielle était impossible : avant d'abandonner le camp, les Allemands avaient vidé l'hôpital du moindre médicament et du moindre instrument chirurgical: on ne trouvait plus ni un comprimé d'aspirine, ni une pince de soin, ni une compresse de gaze. Les jours suivants ont été particulièrement dramatiques. De nombreux malades sont morts par manque de soins et un grand nombre sous le coup de l'épuisement, du fait que les vivres étaient rares. On manquait également d'eau, les conduites ayant été détruites par un bombardement aérien durant cette même période. Seule la découverte fortuite d'un stock de pommes de terre, enterré dans un champ à proximité pour les protéger du gel, a permis aux moins faibles de se nourrir et de résister jusqu'au jour où les Russes, enfin arrivés, se sont chargés de distribuer des vivres en quantité.

Leonardo De Benedetti – Primo Levi, 1945-1946